

du matériel – sacoches étanches, tente, duvet, etc. – est choisi en fonction des conseils judicieux et désintéressés glanés de-ci, de-là lors du *Festival Artisans-Voyageurs* près d'Angers, et au *Festival du Voyage à Vélo*, organisé par le *Cyclo-Club International* à Saint-Denis en région parisienne, association dont nous sommes membres.

Pour l'entraînement, avec 10 000 km annuels pour l'un et 6 000 km pour l'autre, aucun souci.

Reste un problème majeur : nous sommes propriétaires de notre demeure, et voulons partir sans date de retour. La solution d'y loger un locataire est vite rejetée. Trop contraignante ! Laisser la maison inhabitée ? Pas bien raisonnable, elle est un peu isolée, en bordure de rivière, donc trop humide en cas d'inoccupation prolongée. La décision raisonnable s'impose : vendre. Nous nous y résolvons sans état d'âme, puisque nous sommes venus en Deux-Sèvres pour le travail et désirons retourner en Loire-Atlantique, berceau de notre famille, pour nos vieux jours. Encore faut-il trouver un acquéreur. Les agences et les notaires ne demandent qu'à nous y aider ! Nous en sélectionnons quelques-uns, leur signons une procuration et basta ! Le départ est fixé au 10 septembre 2006. Nous profitons de l'été pour déménager nos biens chez mon frère aîné, près de Nantes. Le temps file vite.

Nous trions, sélectionnons, remplissons et vidons plusieurs fois nos sacoches, pour n'emporter que l'essentiel, avec toujours la même préoccupation : le poids !

Nous pédalons en pleine nature, au milieu d'un parc naturel. À gauche, derrière les roseaux, le fleuve Sénégal s'écoule, majestueux. À droite s'étalent d'immenses étendues de marais, d'où émergent parfois des langues de terre grises, parsemées de végétation. Déboulant des couverts, des phacochères, la queue dressée, traversent la piste. Je prends quelques photos, mais ce n'est pas facile de s'arrêter et de les cadrer, ce sont des animaux sauvages qui ne sont pas là pour poser pour les touristes.

Sur les plans d'eau, des centaines d'oiseaux offrent un ballet féérique. Les pélicans mêlent leur envol avec les limicoles de toutes les espèces.

Nous posons un moment nos vélos pour admirer ce merveilleux spectacle offert par dame Nature.

Les policiers mauritaniens n'ont pas la réputation d'une intégrité exemplaire. Nous sommes donc sur nos gardes en franchissant les portes de leurs bureaux pour tamponner notre visa, à la sortie de leur pays. En me rendant nos passeports, le fonctionnaire m'annonce : « C'est 2 000 ouguiyas !

— Tu n'as pas de chance, j'ai tout dépensé à l'épicerie du village, j'en'ai plus d'argent !

— Ce n'est pas grave, ça ne fait rien, bon voyage ! »

Et pourtant... S'il savait que j'ai encore en poche six mille ouguiyas, dont je ne sais que faire, et que je suis bien heureux de changer quelques centaines de mètres plus loin avec des Espagnols rentrant d'un convoi humanitaire.

vit sur les falaises de Bandiagara. Les Dogon sont de redoutables cyclistes. Celui qui nous rejoint effectue régulièrement environ 200 km pour acheter des « médicaments et les revendre. J’imagine le genre de produit, je préfère ne pas lui faire préciser.

Mopti se profile au milieu de la journée. Cette grande ville, située au confluent du Bani et du Niger, nous a laissé un souvenir mitigé lors d’un séjour avec *Point-Afrique*. Trop de racoleurs en tous genres, de vrais et de faux guides qui proposent la visite de la ville et du pays Dogon tout proche.

Cela n’a hélas pas changé. Deux jeunes se proposent pour faire le thé sous les arbres bordant le fleuve. Je ne les sens pas trop. Nous les suivons tout en restant sur nos gardes. En fait, ils nous emmènent chez eux. Ils nous invitent à faire la sieste dans une chambre, en laissant les vélos dans la cour, pendant qu’ils préparent le thé. Je refuse catégoriquement. Pas question de laisser nos bicyclettes seules. Je pressens qu’avec ces deux gaillards, elles prendront des ailes. Ils nous quittent et reviennent rapidement. D’après eux, tous les vendeurs de thé sont à la mosquée et leurs magasins sont fermés. Je sais que c’est faux. Cette fois c’en est trop. Ils nous prennent vraiment pour des touristes qui arrivent pour la première fois de leur vie en Afrique. Je me retiens de les traiter de petits cons, nous empoignons nos bicyclettes et les plantons là.

Nous quittons rapidement cette ville qui décidément ne changera jamais. Après plusieurs kilomètres un clocher à l’horizon, ça alors ! Une église catholique en plein pays musulman ! Hervé et Suzanne font office de gardiens, de sacristains et, pour Hervé, d’animateur

fer sur le couvercle d'où s'échappent les vapeurs d'alcool. Il traverse un tronc d'arbre évidé, rempli d'eau fraîche. Au contact de celle-ci, sur les bords du tuyau, les vapeurs se refroidissent et deviennent du rhum. Je suis invité à goûter. Chaud, c'est buvable. Quel degré titre-t-il ? Je ne vois aucun pèse-alcool. Le litre est commercialisé au départ à quatre cents ariaris. À ce prix, nous comprenons la consommation excessive de ce breuvage !

La nationale se termine à Tuléar. Cette grande ville est baignée par le canal e Mozambique. En cette fin de juillet, il y fait beau, la chaleur est tempérée par l'air marin. Depuis trois jours seulement, chaussettes et polaires sont remisées, c'est bon de retrouver le soleil. Ici, pas de belles plages. Pour en trouver, il faut remonter à Yfaty, LA station balnéaire, à 35 km au nord.

Pour l'instant, je bricole chez les sœurs qui nous reçoivent. Deux d'entre elles, Madeleine et Gisèle, des Angevines, sont toutes heureuses de saluer des « pays ».

Les petites habitudes se retrouvent rapidement. Rien de tel que de boire le café toujours dans la même gargote pour connaître la vie locale. La serveuse explique que chaque vélo doit posséder sa propre vignette, délivrée par la mairie pour deux mille ariaris par an. La couleur du vélo est obligatoirement portée sur le petit bout de carton. Considérant l'argent qu'elle doit rapporter à en juger par le nombre de deux-roues, cette mesure ne va pas s'arrêter de sitôt. Les pousse-pousse payent aussi une vignette, ce qui choque moins puisque ce sont des professionnels. Notre cafetière paye chaque jour mille ariaris de droit de trottoir, et quatre mille chaque mois d'impôts fonciers, toujours à la mairie. « Il me reste juste de quoi ne pas crever de faim », dit-elle d'un ton désabusé.